

Ringier Management Conference: de prestigieux orateurs ont inspiré les participants

DOMO



L'univers Energy
**Un programme
à succès**

 **Ringier**
Le magazine de l'entreprise
Juin 2015

La photographe de guerre américaine Lynsey Addario
évoque sa vie et son travail

«Je montre ce qui est»

SOMMAIRE

4 «Heureusement, je suis encore en vie»

La photographe américaine Lynsey Addario fixe sur la pellicule la guerre, la terreur et la faim. Enceinte, elle a photographié des enfants en Somalie, a été enlevée et a remporté le prix Pulitzer. Sa foi dans le journalisme mériterait d'être portée à l'écran – c'est ce que pense aussi le réalisateur star Steven Spielberg.

12 Inspiration dans les montagnes

«Faites quelque chose!» a été la devise de la Management Conference de Ringier à Davos. Entrepreneurat, changement et numérisation du monde étaient à l'ordre du jour.

16 En point de mire

Les meilleures photos du trimestre.

18 Musique cool et ton audacieux

Il y a douze ans, Energy arrivait en Suisse. Aujourd'hui, son univers compte des stations de radio à Zurich, à Berne et à Bâle, une chaîne de télévision, des applications et des «top events». Histoire d'un succès.

24 Inhouse

Ringier Romandie ouvre la voie: portail en ligne, quotidien, magazine féminin et hebdomadaire réunis dans une newsroom toute neuve. Un numéro d'équilibriste réussi!

26 Ringier à la rencontre des stars

L'homme de la Lune est en visite en Suisse, où l'a rencontré le journaliste de DOMO René Haenig. Conclusion: Buzz Aldrin, l'astronaute d'Apollo 11, est comme «Star Trek» – en mieux.

28 Michael Ringier

les mêmes règles pour presque tous. Quand le pouvoir est plus fort que la concurrence équitale.

29 Collecting Lines – 20 ans de collection Ringier

Dans les deux expositions de jubilé, dessins et travaux sur papier sont à l'honneur.

30 Entre nous

Rubrique nécrologique/Anniversaires de service/Conseils de lecture.

Couverture: Balazs Gardi / balazsgardi.com

Impressum

Editeur: Ringier AG, Corporate Communications.

Direction de DOMO: Edi Estermann, CCO,

Dufourstrasse 23, 8008 Zurich. **Rédactrice en**

chef: Bettina Bono. **Collaborations rédaction-**

nelles: Ulli Glantz (réalisation visuelle), René

Haenig, Peter Hossli, Michael Ernst Merz.

Traducteurs: Xavier Pellegrini/Textes.ch

(français), Claudia Bodmer (anglais), Ioana Chivoiu

(roumain), Lin Chao/Yuan Pei Translation

(chinois). **Relecture:** Regula Osman, Peter Hofer,

Kurt Schuiki (allemand), Patrick Morier-Genoud

(français), Claudia Bodmer (anglais), Mihaela

Stănculescu (roumain). **Layout/Production:**

Zuni Halpern (Suisse), Jinrong Zheng (Chine).

Edition d'image: Ringier Redaktions Services

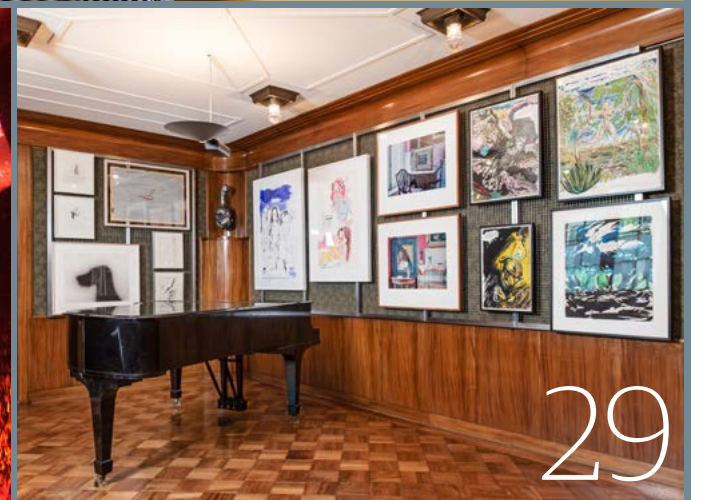
Zurich. **Impression:** Ringier Print Ostrava et SNP

Leefung Printers. Reproduction (même partielle)

uniquement avec l'accord de la rédaction. **Tirage:**

12 400 exemplaires. **DOMO** paraît en allemand,

français, anglais, roumain et chinois.



«J'ai de la chance d'être encore en vie»

Avec son objectif, Lynsey Addario capture les guerres, la terreur et la famine. La photographe américaine observe le monde des femmes et tente de concilier sa passion pour son métier avec une vie «normale».

Interview: Peter Hossli Photo: Lynsey Addario/Getty Images Reportage



Octobre 2007, dans la vallée de Korengal, en Afghanistan. Des soldats américains accompagnent des blessés vers un hélicoptère.

Citoyenne américaine, Lynsey Addario (41 ans) a fait ses débuts dans la photo en Argentine, inspirée par une exposition à Buenos Aires du photographe brésilien Sebastião Salgado. Plus tard, elle part à Cuba, puis en Afghanistan en l'an 2000, pour photographier le pays sous la domination des talibans. Des journaux et magazines comme le New York Times, Time ou encore le National Geographic commencent alors à s'intéresser à elle. Depuis, Lynsey Addario s'est rendue dans plusieurs régions en guerre et en crise: l'Irak, le Congo, Haïti et le Pakistan. En mars 2011, elle a été enlevée en Libye avec trois autres journalistes. La photographe a été récompensée par le prix Pulitzer et le prix MacArthur.



La première fois que vous avez senti, enceinte, votre enfant bouger, vous passiez la frontière pour entrer en Somalie. Qu'est-ce qui vous a traversé l'esprit à ce moment-là?

Lynsey Addario: Ce fut une période difficile pour moi. Le fait d'être enceinte me procurait des sentiments contradictoires, et j'ai longtemps refoulé mon état. Je voulais une famille, c'est certain, mais je ne savais pas comment concilier cela avec mon métier de photographe et mes déplacements constants. Je n'avais pas de véritable modèle: aucune autre photographe ne travaillait comme moi tout en ayant une famille..

Comment avez-vous réussi à gérer ces contradictions?

En continuant simplement à travailler et à prendre des photos dans les mêmes endroits que d'habitude.

Certains vous reprochent votre inconscience. La Somalie, après tout, n'est-elle pas un des pays les plus dangereux du monde?

Ceux qui disent cela oublient que les femmes somaliennes attendent également des enfants et donnent la vie tous les jours. Pourquoi ne s'inquiètent-ils pas pour ces femmes, en Somalie, qui accouchent dans ce contexte?

Vous-même, vous considérez-vous comme inconsciente?

Non, je ne me vois pas comme cela. J'ai passé quatre jours en Somalie pour y photographier les conséquences d'une grave sécheresse. Il n'y avait pas de combats.

Vous vous êtes toutefois exposée à des dangers inutiles, enceinte de votre enfant.

Ma grossesse s'est très bien passée, j'étais en très bonne santé. Plutôt que de faire des reproches à une journaliste qui part quatre jours en Somalie, vous devriez plutôt vous préoccuper des femmes somaliennes!

En Somalie, vous avez photographié des enfants malades, qui avaient besoin de soins. Avez-vous pu les aider avec votre appareil photo?

Voyez-vous, je suis journaliste, tout simplement. Je n'ai aucun problème avec le fait de photographier des gens malades. Lorsque je montre leur état, lorsque je montre que des centaines d'enfants souffrent de sous-alimentation dans la corne de l'Afrique, frappée de plein fouet par la sécheresse, les choses bougent. Les organisations humanitaires arrivent pour soutenir la population. C'est en cela que je suis utile avec mon appareil photo.

Le journalisme n'est pas un métier comme un autre. Nous nous définissons par notre travail. Pour vous, que représente le journalisme?

Je ne le fais pas pour l'argent, je le fais parce que j'y crois vraiment. Le public doit constater de visu ce que les gens vivent ailleurs sur la planète. Nous devons comprendre pourquoi et où se produisent les crises humanitaires, où les droits humains sont violés, où la guerre fait rage. C'est notre devoir d'aborder ces sujets et de nous demander quelle aide nous pouvons fournir.

En Somalie, vous avez photographié un enfant en train de mourir alors que vous étiez enceinte. Que ressentez-vous dans un moment comme celui-là?

C'est toujours terrible et traumatisant de voir un enfant mourir, que l'on soit enceinte ou pas. Mais c'était

encore plus perturbant lorsque j'attendais mon fils et que je le sentais bouger dans mon ventre. Néanmoins, je préférerais être en Somalie, l'appareil photo à la main, et avoir l'impression d'être utile, plutôt que de rester à la maison et de profiter de ma vie, somme toute privilégiée, les bras croisés.

Aujourd'hui, vous êtes maman. En quoi cela change-t-il votre rapport à la souffrance que vous photographiez?

Ma compréhension est devenue encore plus aiguë. J'éprouvais déjà de la compassion avant: j'ai toujours essayé de comprendre ce que les gens vivaient. En tant que mère, je comprends à présent vraiment le lien qui nous relie à un enfant, cet instinct irréprensible de le garder en vie et en bonne santé, d'assurer sa sécurité et de lui procurer tout ce dont il a besoin.

Et en quoi cela a-t-il changé votre travail?

Je ne vais plus au front. Je continue à travailler dans les zones en guerre, je travaille en Irak et en Afghanistan, mais je reste davantage à l'arrière. Je me concentre sur la population civile; en ce moment, je suis de nombreux réfugiés. Et j'essaie de travailler un peu à l'écart de la ligne de tir.

La qualité d'un journaliste se mesure, dit-on, à celle de son dernier reportage...

Naturellement...

... dans quelle mesure avez-vous craint de ne plus être à la hauteur après la naissance de votre enfant?



Lynsey Addario et son fils Lukas. La photographe n'arrivait pas à s'imaginer mère. Elle pensait qu'elle devrait renoncer à se rendre dans les régions en crise. Elle a donc travaillé presque jusqu'à la naissance de son fils, le 28 décembre 2011. Aujourd'hui, elle ne travaille plus sur les champs de bataille.

Oh, j'avais terriblement peur. J'éprouvais des sentiments si contradictoires à l'idée d'avoir un enfant, parce que je n'arrivais pas à m'imaginer comment continuer à travailler tout en étant mère. Je ne savais pas si je pourrais continuer à voyager comme avant, si je pourrais laisser mon fils seul. En tant qu'adulte, une seule chose a toujours compté pour moi: mes reportages.

Votre rapport au travail est impressionnant. Qu'est-ce qui vous fait avancer?

Je me mets moi-même énormément sous pression. Mes parents travaillent très dur et ils m'ont inculqué, lorsque j'étais enfant, une éthique de travail



Août 2011, à Mogadiscio, en Somalie. Ce petit garçon souffre de rougeole et de sous-alimentation.

exigeante. Mes grands-parents sont Italiens, une de mes grands-mères est arrivée du sud de l'Italie aux Etats-Unis par Ellis Island. Mes grands-parents étaient très pauvres, ils ont dû tout acquérir à la sueur de leur front. C'est probablement de là que je tiens mon rapport au travail.

Et comment parvenez-vous à vous reposer?

Aucune idée. J'aimerais bien le savoir.

De nombreux photographes de guerre sont accros à l'adrénaline. Et vous?

Lorsque je me trouve dans une zone de combats, et que l'on me tire dessus, je sens l'adrénaline monter, c'est sûr. C'est le cas pour tout le monde. C'est un des phénomènes naturels de la guerre. Mais je m'intéresse bien plus aux histoires, aux lieux où je réalise mes reportages. Je me considère comme une messagère qui décrit ce qui se passe. Voilà ce qui me fait avancer. L'adrénaline est présente dans les combats, mais ceux-ci ne représentent au maximum que 5% de ce que je fais.

Pourtant, en tant que photographe de guerre...

Le terme de «photographe de guerre» m'embarrasse un peu, car je ne suis pas une bonne photographe de combats. Il est vrai que j'ai souvent travaillé dans des zones en guerre. Mais la plupart du temps, je raconte l'histoire de civils dans des régions en crise.

Pourquoi n'aimez-vous pas le terme de «photographe de guerre»?

Parce qu'il ne s'applique pas à moi. De nombreux photographes ne photographient que la guerre. Ce n'est pas mon cas. Même lorsque je me trouve dans une zone en guerre, je me concentre rarement sur les combats.

Dès qu'une tragédie se produit quelque part, vous y allez. N'est-ce pas une forme de dépendance?

Non, je pense que c'est une vocation. Je crois en mon métier, et je vois l'influence que j'exerce. Je montre des personnes, l'aide qu'ils apportent. Des gouvernements réagissent à mes images. Et quand je vois tout ça, je me dis que je ne peux pas m'arrêter. Il ne s'agit pas d'aventure. Je ne suis pas de

nature téméraire. Le terme de «dépendance» que vous utilisez me déplaît fortement. Il est si superficiel. Il dévalorise les gens qui ont consacré leur vie à quelque chose d'important.

Le photographe Robert Frank m'a dit un jour que les gens du métier, auparavant, étaient davantage prêts à se battre pour une photo. Aujourd'hui, c'est difficile. Comment gagnez-vous la confiance des gens que vous photographiez?

En reportage, je prends réellement le temps de parler avec les gens, de leur expliquer pourquoi je suis là et pourquoi je pense qu'il est important de raconter leur histoire. Je ne me mets pas à photographier tout de suite. Lorsque je commence, les gens se sentent à l'aise et comprennent ce qui m'intéresse. La semaine dernière, j'étais en Inde, et j'ai pris des photos dans une maternité. C'était un sujet très intime. J'ai simplement parlé avec ces femmes auparavant, j'ai passé du temps avec elles. Ce n'est pas mon style de me contenter de gesticuler devant des visages avec mon appareil photo. ▶



Deux Afghanes en burqa. En terre musulmane, Lynsey Addario a accès au monde des femmes.

► **Quels avantages avez-vous à être une femme dans une zone de guerre?**

Cela ne joue aucun rôle d'être une femme ou un homme dans une zone de guerre. Tout se passe très vite, et ne dépend que de ce qu'on cherche et de la rapidité de réaction.

Vous travaillez souvent dans des pays musulmans. Est-ce difficile pour une femme?

Lorsque j'effectue un reportage dans le monde musulman, c'est un immense avantage d'être une femme, car ce sont des sociétés dans lesquelles les femmes et les hommes vivent séparément. En tant que femme, j'ai un accès privilégié au monde féminin en terre d'islam.

Vous avez été enlevée en Irak, puis plus tard en Libye. La faute à qui?

J'en suis la seule responsable. Je savais dans quoi je m'embarquais. Tous les reporters de guerre s'exposent à des dangers. Nous acceptons le fait qu'il peut se passer des choses, surtout en Libye. Je suis reconnaissante d'être toujours en vie.

Vous vous êtes sentie coupable parce que les hommes enlevés avec vous ont subi de plus mauvais traitements. Pourquoi?

Mes collègues criaient parce que les ravisseurs les frappaient avec la crosse de leurs fusils. Ils m'ont épargnée uniquement parce que je suis une femme. Lorsque j'ai entendu les

cris des hommes, j'ai pensé que c'était injuste.

Vous avez subi des attouchements. N'était-ce pas effrayant?

Bien sûr que si, c'était répugnant et effrayant. J'avais surtout horriblement peur d'être violée. Mais j'ai entendu mes collègues gémir et j'ai senti que je serais traitée différemment parce que j'étais une femme. J'en ai alors éprouvé de la honte.

Vous n'avez pas été violée. Savez-vous pourquoi aujourd'hui?

Principalement parce que je n'ai heureusement pas été séparée de mes trois collègues masculins. Une nuit, un type est entré dans notre

cellule. Nous étions tous endormis. Mais j'ai entendu le cliquetis de la porte. Il m'a attrapée par un pied et a tenté de me traîner dehors. Alors je me suis simplement cramponnée à Anthony Shadid, je me suis blottie contre lui comme s'il était mon mari. J'ai murmuré son prénom. Le type nous a regardés, et s'est volatilisé.

Vous avez photographié une femme qui avait été violée par neuf hommes. Comment parvenez-vous à gérer une telle souffrance?

Par mon travail! Et en montrant mes photos au monde entier. Peu importent les choses terribles que je vis. L'important, c'est d'aider les personnes que je photographie.

Vous avez été confrontée non seulement à la violence, mais aussi à la cruauté. Cela a-t-il influencé votre vision de l'humanité?

Toutes ces choses, je ne les vis pas entre parenthèses. Elles m'accompagnent partout et toujours. J'ai vu ce que les êtres humains sont capables de faire, la cruauté, l'agressivité, la violence. Et j'ai vu aussi qu'ils pouvaient être exactement le contraire: des êtres magnifiques et généreux.

Est-ce important pour vous de rester neutre dans un conflit?

C'est capital. Ma mission est de rapporter ce que je vois et de le rendre public. Naturellement, j'ai ma propre

opinion, mais peu m'importe la façon de penser de ceux que je prends en photo. Je fais des interviews, des photos, et je transmets le matériel au «New York Times» ou au «National Geographic».

Vous avez perdu plusieurs de vos amis photographes. Cela vous affecte-t-il?

Cela me touche énormément. Si je me rends à présent plus rarement sur les champs de bataille, c'est non seulement parce que je suis devenue mère, mais aussi parce que des amis photographes ont perdu la vie en travaillant. Je souhaite continuer à exercer ce métier, mais je dois me fixer d'autres limites et je dois trouver la manière dont je peux fournir un travail de qualité tout en restant en vie.



Pendant des années, Lynsey Addario a pensé ne pas pouvoir concilier son métier avec une vie de famille. Puis elle a rencontré le journaliste de Reuters Paul de Benden. Ils se sont mariés le 4 juillet 2009. Ils vivent aujourd'hui à Londres avec leur fils Lukas.

Comment faites-vous pour survivre lorsqu'on vous tire dessus?

Je suis la première à me coucher au sol et à chercher une cachette. Mes photos de combat ne sont pas très bonnes, parce que je n'en fais pas énormément.

Mais comment faites-vous pour sauver votre peau?

Il y a certainement une part de chance. Il est également important de se mettre à couvert aussi rapidement que possible, de rester caché. Grâce à mon expérience, je sais aujourd'hui où me cacher pour survivre.

Quels risques êtes-vous prête à courir pour un bon cliché?

Mon premier but est de survivre. Car, une fois morte, je ne pourrai plus rien faire. C'est pourquoi j'essaie toujours de me mettre d'abord à couvert, par exemple derrière une paroi ou un rocher. Puis, de là, je prends des photos. Si je ne trouve aucune cachette, je quitte les lieux.

Pourquoi les médias font-ils davantage cas de la mort des journalistes que de celle des civils?

C'est très triste, car une vie est une vie. Il ne devrait y avoir aucune différence entre la mort d'un journaliste et celle d'un civil. C'est toujours terrible de perdre quelqu'un. Personnellement, je suis touchée lorsqu'un journaliste meurt, parce que nous formons tous, en quelque sorte, une grande famille. Le témoignage des journalistes est important pour notre société et ils doivent être respectés ►



Anthony Shadid (1968-2012) a été correspondant pour le «New York Times» à Beyrouth. En Libye, il a empêché Lynsey Addario de se faire violer. Il est mort d'une crise d'asthme en Syrie en 2012.



Le journaliste photographe britannique Tim Hetherington (1970-2011) et le photographe américain Chris Hondros (1970-2011) étaient de bons amis de Lynsey Addario. Elle a travaillé avec le premier (en haut) dans la vallée de Korengal, au nord-est de l'Afghanistan. Tous deux ont été tués le 20 avril 2011 au cours d'une attaque en Libye.

► en tant qu'observateurs neutres. Ils ne doivent pas être tués.

Pourquoi racontez-vous votre vie sentimentale dans vos mémoires?

Au départ, ce n'était pas mon intention. C'est mon editrice, aux Editions Penguin, qui m'y a encouragée. Justement parce qu'elle est d'avis qu'il est très difficile de mener une vie normale avec ce travail.

Elle a raison.

Mais je craignais que de trop en dire sur ma vie privée nuise à mon travail. Toutefois, c'est clair que cela aide à comprendre à quel point il est difficile de mener une vie normale en tant que journaliste photographe, car on doit être sur place. On doit prendre l'avion dès que quelque chose se passe. On doit quitter ses proches pendant le souper. On rate les anniversaires et les mariages de ses meilleurs amis. On n'est pas là dans les moments qui comptent pour les autres. Peu nombreux sont ceux qui arrivent à le comprendre. C'est de cela que je voulais parler. Je voulais montrer les sacrifices énormes que nous faisons.

Votre compagnon vous a trompée pendant votre absence. L'avez-vous accepté parce que vous le trompiez, en quelque sorte, par votre travail?

Je ne voyais pas encore les choses ainsi, à l'époque.

J'étais amoureuse, et cela m'a fait souffrir. Je me demandais comment cela avait pu se produire. J'aime cet homme, pourquoi ne me comprend-il pas? Je l'aime, mais je dois m'absenter pour mon travail. Aujourd'hui, je comprends que l'on ne peut pas quitter quelqu'un deux ou trois mois et s'imaginer qu'il va l'accepter ainsi, tout simplement. On reçoit d'une relation ce qu'on y met. Un jour, il m'est apparu clairement que je ne pouvais pas rater des reportages juste pour être une bonne compagne, à la maison.

Votre futur époux vous a dit: «Je t'aime, je suis là, fais ton travail et reviens à la maison lorsque tu as terminé: je serai là et je t'attendrai.» Comment avez-vous réagi?

Comme si j'entendais un poème! Je me disais: «Le pense-t-il sincèrement? Est-il bien réel?» Paul a lui-même été

Deux grenadières américaines du Female Engagement Team dans leur tente de Camp Dehli, en Afghanistan.



journaliste pendant très longtemps. Il a travaillé seize ans chez Reuters. Il comprend ce que je fais. Il travaille avec la même passion que moi, il me soutient, et il ne se sent pas menacé par mon dévouement à mon travail. Et c'est la chose la plus importante dans une relation: nous sommes de vrais partenaires. Nous nous comprenons, nous nous respectons et nous savons tous deux que notre passion pour notre métier n'enlève rien à notre relation.

Votre famille et vos proches vivent en permanence sur des charbons ardents lorsque vous voyagez dans des régions dangereuses. N'est-ce pas égoïste de votre part?

C'est un métier solitaire et, oui, c'est dur pour ceux qui nous aiment. Je le sais. Mais le monde a depuis longtemps changé. Aujourd'hui, on n'est pas plus en sécurité à Paris et à Londres qu'ailleurs. Les terroristes

ont également ces villes dans leur viseur.

Un de vos collègues qui a été enlevé a déclaré qu'il ne supportait plus cette vie, qu'il arrêterait. En êtes-vous déjà arrivée à ce point?

Non. Mais nous savions tous, après notre enlèvement en Libye, qu'il serait difficile de continuer. J'ai compris que je devais lever un peu le pied. Et trouver la manière d'aller de l'avant. Mais je n'ai jamais pensé à m'arrêter. Cela ne me correspond pas.

Quels reportages vous ont apporté le plus de satisfaction?

Aucun. Je ne suis jamais satisfaite de mon travail. J'ai toujours l'impression, d'une certaine manière, d'avoir échoué.

Quand avez-vous compris que votre vie valait la peine d'être racontée?

Je n'en ai jamais eu conscience. Je suis toujours un peu surprise que les gens aient envie de lire mon livre. Je voulais partir en Libye, faire un livre de photos. Mais mes collègues Tim Hetherington et Chris Hondros ont été tués à ce moment-là. Cela m'a déstabilisée. J'ai abandonné mon projet. De nombreux agents littéraires m'ont contactée après la Libye. Peu de femmes faisant ce que je fais, ils pensaient que je devais raconter ma vie.

Steven Spielberg a acheté les droits de votre livre.

C'est faux. Il n'a pas acheté les droits. Warner Brothers a acheté une option sur le livre.

Cependant, une chose est claire à présent: c'est vous qui êtes devenue un sujet de reportage.

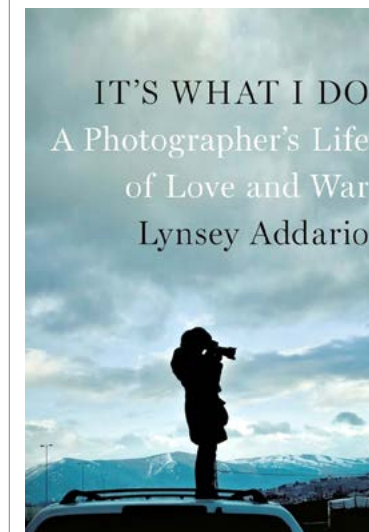
Il est vrai que Spielberg et Jennifer Lawrence sont intéressés. Mais c'est Hollywood. Tout peut encore se cas-

ser la figure d'ici au tournage. Le scénario n'est pas encore prêt. Naturellement, c'est un honneur pour moi. C'est surtout un plaisir parce cela concerne des choses qui me tiennent à cœur. Le film pourrait toucher beaucoup de monde, car les films hollywoodiens bénéficient d'une large audience. Hollywood est aussi une plateforme pour aborder les sujets qui sont si importants pour mes collègues et moi.

Qu'est-ce qui est le plus important pour vous aujourd'hui, l'amour ou votre travail?

Aujourd'hui? Aujourd'hui même? C'est une question très difficile. Peut-être parce que je vieillis. Hum... Sincèrement, je ne le sais pas. Je ne peux pas répondre. Si vous m'aviez posé la question il y a dix ans, je n'aurais pas hésité. Mais aujourd'hui, je ne peux pas vous répondre de manière catégorique. 🌍

Ses mémoires à Hollywood



En mars 2011, Lynsey Addario a effectué un reportage photo sur le printemps arabe en Libye. Elle y a été enlevée avec trois de ses collègues. Après sa libération, elle s'est mise à rédiger ses mémoires. Aujourd'hui, elle publie une autobiographie émouvante: «It's What I Do: A Photographer's Life Of Love And War». Le livre est devenu un ouvrage de référence sur le journalisme. La photographe y décrit de manière captivante son enfance protégée dans le Connecticut, ses débuts dans la photo en Argentine et à Cuba et sa passion pour son métier. Elle avait effectué des reportages en Afghanistan avant le 11 septembre, elle y est retournée depuis; elle a photographié la guerre en Irak, les atrocités au Congo, la famine en Somalie. Lynsey Addario décrit de manière personnelle et avec sincérité la difficulté de tisser des liens authentiques parallèlement à son métier.



Le studio hollywoodien Warner Bros. a acquis les droits de son autobiographie. Il est prévu que Steven Spielberg («E.T.») réalise l'adaptation cinématographique, avec Jennifer Lawrence («Hunger Games») dans le rôle principal. Le scénario n'est pas encore prêt.

«Faites quelque chose!»

A Davos, le management de Ringier a été inspiré par de prestigieux orateurs. Entrepreneuriat, changement et numérisation du monde étaient à l'ordre du jour.

Texte: Peter Hossli Photos: Thomas Buchwalder



Que signifient les trois anneaux de couleur du logo Ringier? a demandé Hannes Britschgi à Michael Ringier lors de l'ouverture de la deuxième journée de la Ringier Management Conference 2015. Une rencontre qui s'est déroulée à la mi-mai à Davos, dans les Alpes suisses. «Ils représentent les trois cercles qui maintiennent les tonneaux de vin», a répondu l'éditeur. Une remarque qui en surpris plus d'un dans le hall de l'hôtel Intercontinental. Michael Ringier a expliqué que ses ancêtres,

«réfugiés religieux», faisaient le commerce du vin. «Quand ils se sont lancés dans l'imprimerie, ils ont trouvé que les anneaux correspondaient tout aussi bien à leur nouvelle activité.»

«Personne n'a de visions»

Avec son style laconique, Michael Ringier s'est adressé au management sur un ton quelque peu provocateur: «Dans ma vie, je n'ai jamais eu de visions, personne n'a de visions. Les visions sont une invention de la cor-



poration des consultants.» Que propose-t-il à la place? Il en appelle au personnel: «Nous devons être curieux, nous devons être ambitieux et faire notre maximum.» Puis il a expliqué que sa famille a investi 1,6 milliard de francs suisses depuis 2007 dans la transformation du groupe, dans la numérisation de Ringier. «En fait, il nous faudrait 3 milliards, mais on ne les a pas.» Selon lui, il ne s'agit pas de savoir «si nous perdons de l'argent, mais si nous faisons ce qui est juste». Car entre



1 Le CEO Marc Walder à la Ringier Management Conference à Davos. Il a incité les managers à vivre des changements.

2 Trois cors des Alpes ont résonné à l'hôtel Intercontinental.

3 Le photographe Hannes Schmid décrit sa vie comme un changement constant.

4 Le journaliste Hannes Britschgi interviewe l'ancien entraîneur de football Ottmar Hitzfeld.

5 Donata Hopfen, directrice d'Axel Springer, a parlé des contenus payants du journal allemand «Bild».

6 Plus d'un million d'exemplaires vendus: Karl-Heinz Bonny et son magazine «Landlust».

25 000 et 30 000 personnes au moins dans le monde entier dépendent de la réussite de la nouvelle stratégie. «Ma famille, a souligné Michael Ringier, est un peu folle. Etre un peu fou, c'est bien, mais trop, c'est dangereux.»

Le CEO, Marc Walder, a fait un rapprochement entre Davos et l'évolution de l'industrie des médias. Vers 1860, Davos était un paisible village agricole. Il s'est alors transformé en station thermale pour les personnes

«Etre un peu fou, c'est bien, mais trop, c'est dangereux»

Michael Ringier, éditeur

souffrant de tuberculose, puis est devenu une destination de ski prisée. Maintenant, la ville alpine est le centre de conférences importantes, comme le World Economic Forum. «La transformation de Davos a pris près de cent soixante ans, a dit Marc Walder. Aujourd'hui, le monde change à vitesse grand V.»

Il a souligné la façon dont les marques YouTube, Facebook, Uber ou Android s'immiscent dans la vie quotidienne et les médias; et comment Ringier a commencé à se transformer il y a huit ans. Avec succès. Les activités numériques représentent déjà aujourd'hui 32% du chiffre d'affaires.

Un dictateur démocratique

L'ancien entraîneur du Bayern, Ottmar Hitzfeld, a expliqué les raisons

de son succès: il a toujours essayé de nouvelles choses, brisant les conventions, se montrant courageux et «passionné». Il se considère comme «un dictateur démocratique».

Les cheveux ébouriffés, le costume parsemé de motifs floraux, parlant avec verve, le gourou du marketing Dietmar Dahmen a électrisé les 115 participants. D'un ton véhément, il a incité à «briser les règles, devenir des gangsters». Vous devez piquer les données de Facebook et de Google,

«parce que rien ne domine plus notre vie». La question cruciale n'est pas «Pourquoi?», mais «Pourquoi pas?».

Les entreprises ont intérêt à «attaquer d'elles-mêmes, sinon ce sont elles qui sont attaquées». Les managers de Ringier ne devraient pas se demander comment ils peuvent se réinventer. Ils devraient plutôt chercher à savoir qui va attaquer Ringier avant de devancer eux-mêmes l'attaquant.

Jovan Protic, directeur de la publication chez Ringier Axel Springer, a décidé de «briser les conventions des réseaux sociaux» en montrant de quelle manière les éditeurs comme Ringier peuvent mieux partager leurs précieux contenus sur Twitter ou Facebook. Les contenus doivent se trouver là où est le public. Jovan Protic a conseillé aux managers de Ringier d'embaucher des «social ninjas»: des jeunes gens vifs et dynamiques qui incitent les autres à ►



7 Sinja Schütte, rédactrice en chef de «Flow», croit aux textes imprimés.



8 D'après Dietmar Dahmen, «Pourquoi pas?» est la question que l'on doit se poser aujourd'hui.



9 Il souhaite changer le monde avec de la bonne nourriture: le chef Claus Meyer.



10 Il souhaite rapprocher l'Europe de la Russie: l'ancien chancelier Gerhard Schröder lors de son discours sur la Schatzalp.



11 Les dirigeants de Ringier: Michael Ringier, président du conseil, Claudio Cissullo, membre du conseil, Marc Walder, CEO (de g. à dr.).



12 Des perspectives attrayantes, sur la terrasse de l'hôtel Intercontinental à Davos.

Contenus payants au «Bild»

Le journal allemand Bild a un «nouveau modèle d'affaires», a expliqué Donata Hopfen, directrice d'Axel Springer. «Le Bild n'est plus un journal», a-t-elle dit, décrivant les conséquences de l'introduction du paywall. «Bild est maintenant une marque de médias», en concurrence directe avec d'autres marques numériques telles que Facebook, YouTube ou Netflix. Les contenus payants ont changé la manière de voir les choses au Bild. Aujourd'hui, ce n'est plus une question de version en ligne ou de version papier, mais de payant ou de gratuit. «Devons-nous vendre un article ou le diffuser gratuitement?» Un unique rédacteur en chef est à la fois respon-

courts messages sur Twitter. «Le papier est un support tendance», a-t-elle répliqué aux apôtres du numérique. «L'imprimé a quelque chose de particulier.»

Avec son humour nordique, le chef danois Claus Meyer a expliqué comment il apprend à ses compatriotes à manger sainement, avec des produits naturels, tout en se régalant.

Sur la Schatzalp, l'ancien chancelier allemand Gerhard Schröder a, lui, parlé de la Russie.

A la fin de la conférence, le CEO Marc Walder a donné trois missions aux dirigeants de Ringier: «Do things», «Be pushy», «Drive change». Mais il a renoncé à faire un résumé en raison de l'émotion suscitée préalablement par le photographe suisse Hannes Schmid. Chaque partie de sa vie est tout simplement «grandiose», a dit

Marc Walder. «Je veux que vous rentriez à la maison en pensant à toutes ses histoires.»

«Les médias traditionnels ont encore de beaux jours devant eux»

Karl-Heinz Bonny, fondateur de «Landlust»

Enfant, il gardait les chèvres et les moutons pieds nus et ne portait des chaussures qu'en hiver. Après son apprentissage, il part en Afrique enseigner la photographie. Il a vécu en Indonésie avec des cannibales, ce qui lui a donné le courage de faire ensuite 70 000 photos de stars du rock. Il a photographié des mannequins sur l'Himalaya et dans l'Oberland bernois, des cow-boys la clope au bec dans l'Ouest sauvage et des pilotes de formule 1 dans le désert de sel.

Hannes Schmid a toujours su se renouveler. Il a touché l'assistance de la Conférence Ringier. Sa devise: un changement constant qui donne un sens à sa vie et à celle des autres.

Enfant, il gardait les chèvres et les moutons pieds nus et ne portait des chaussures qu'en hiver. Après son apprentissage, il part en Afrique enseigner la photographie. Il a vécu en Indonésie avec des cannibales, ce qui lui a donné le courage de faire ensuite 70 000 photos de stars du rock. Il a photographié des mannequins sur l'Himalaya et dans l'Oberland bernois, des cow-boys la clope au bec dans l'Ouest sauvage et des pilotes de formule 1 dans le désert de sel.

Hannes Schmid a toujours su se renouveler. Il a touché l'assistance de la Conférence Ringier. Sa devise: un changement constant qui donne un sens à sa vie et à celle des autres.

Claus Meyer a été l'un des orateurs de la Ringier Management Conference à Davos. Il est svelte, porte des vêtements sobres et chers. Il s'exprime en anglais d'une voix claire avec une pointe d'accent danois.

Voici donc l'homme qui a créé le Noma, à Copenhague, un restaurant quatre fois couronné comme étant le meilleur du monde. L'homme pour qui la bonne nourriture régionale peut changer le monde, car elle induit une identité et encourage les gens à respecter la nature et leurs semblables. L'homme qui a non seulement réinterprété avec succès, à La Paz (Bolivie), le concept Noma, mais qui a également créé dans les bidonvilles 30 microcafétérias, offrant des emplois et des perspectives d'avenir pour les plus pauvres des pauvres. Interview.

Etes-vous idéaliste ou réaliste?

Meyer: J'ai sûrement été idéaliste dans le passé. Et, bien que je ne représente pas mon propre idéal, je tends à toujours aller vers une version de moi-même qui soit la meilleure. Disons que je suis un «work in progress».

Il est incroyable de voir comment, en voulant améliorer le monde, vous arrivez à faire bouger les choses et à créer des entreprises

prospères. Vous êtes réaliste, tout de même.

Je vais vous dire ce que je suis sûr de ne pas être: un «quitter», quelqu'un qui baisse les bras. En général, je ne fais pas que satisfaire les attentes des gens, je les précède. C'est ce que je veux. C'est ce qui me plaît.

Le groupe Meyer comprend des restaurants, des hôtels, des entreprises de restauration, des cantines et le Noma.

Concernant le Noma, j'ai vendu l'an dernier 35% de mes actions. Et également une grande part de mon autre société, bien qu'elle fasse toujours partie de ma holding personnelle. Je me suis décidé à me ménager un peu.

Vous «ménager un peu» signifie pour vous mettre sur pied un nouvel établissement sur un nouveau continent: le Gustu, à La Paz (Bolivie). Encore un restaurant de luxe qui cuisine avec des produits régionaux.

J'ai eu l'idée folle de vouloir changer la culture et la façon de se nourrir afin de contribuer au bien-être des gens. Une cuisine délicieuse comme arme contre l'ignorance et la pauvreté. Ça a déjà fonctionné au Danemark. Alors j'ai créé une fondation. Non seulement cela devrait permettre d'of-

frir aux plus pauvres ce qu'il y a de meilleur, mais aussi de les sortir de leur misère.

Et ça marche?

Le Gustu marche mieux que je ne l'aurais pensé.

Qu'en avez-vous conclu?

Parfois, la beauté d'une idée peut engendrer un projet qui donne des résultats défiant les prévisions des comptables et des chefs de projet.

C'est magnifiquement dit.

Ce n'est pas de moi mais de l'auteur danois Pieter Bastiaans.

Et maintenant?

En août, je fais mes bagages et pars m'installer aux Etats-Unis.

Vous voulez aussi ouvrir un Noma là-bas?

Pas du tout. Il est question d'ouvrir un marché d'alimentation et un restaurant dans la Grand Central Station de New York. J'ai reçu la proposition et le soutien d'un riche Américain. Et le projet a pris forme. Plus vaste que je ne l'aurais jamais imaginé.

Et les pauvres gens, dans tout ça?

J'en ai trouvé dans l'une des banlieues. Là où il y a plus de pauvreté, plus de criminalité, plus de chômage, plus de misère que nulle part ailleurs. Le concept des microcafétérias de la Bolivie va être reproduit là-bas. Le reste n'est que du travail. C'est ce que je veux. C'est ce qui me plaît.

Photo: Jacob Ehrhahn / Polfoto.dk

«C'est ce que je veux.
C'est ce qui me plaît»

Texte: Michael Ernst Merz

Les photos Ringier du trimestre

Six photos de Roumanie et de Suisse. Qu'est-ce qu'un écrivain peut bien passer au hachoir? Que grignote une star du tennis? Peut-être des «bonbons pour chevaux»?

NICOLE BÖKHAUS
NICOLE SPIESS

Photographe
Rédaction photo

1 Cela faisait trois ans que Nicole Bökhaus rêvait de photographier d'en haut le célèbre carrousel de chevaux du cirque national suisse Knie. Mais l'idée n'a pas enthousiasmé les gens du cirque, qui trouvaient que les animaux ne seraient pas assez mis en valeur. «Vus d'en haut, ils ressemblent à des bonbons», explique Nicole Bökhaus. Elle a toutefois réussi à convaincre les responsables de Knie. Tous les ans, la **Schweizer Illustrierte** sort un article lors de la première du cirque à Zurich. Une occasion pour Nicole Bökhaus. La photo présente quelques défis: comment fixer l'appareil sous le chapiteau sans présenter de danger pour les artistes du cirque et les visiteurs? Surtout, si la photographe peut déclencher les photos à distance, elle ne peut pas voir le résultat sur son ordinateur, car, en raison des centaines de portables sous la tente, les ondes radio sont saturées. Le résultat est uniquement visible lorsque son appareil photo est de retour au sol. Elle n'avait donc que 20 secondes pour fixer sur l'image les 28 chevaux et les 8 poneys avant que les 144 sabots ne sortent du manège. Tout a fonctionné, et l'image du carrousel en «bonbon pour cheval» n'a pas manqué de captiver les observateurs.

PASCAL MORA
TOBIAS GYSI

Photographe
Rédaction photo

2 La dame sur la photo s'appelle Xoxe. Elle a 40 ans. La yézidi a fui Sinjar pour se réfugier dans la ville kurde d'Erbil, dans le nord de l'Irak. C'est là, dans un abri de fortune situé derrière un hôtel de luxe, que Pascal Mora l'a photographiée pour le magazine suisse **SonntagsBlick**. Xoxe raconte au reporter Peter Hossli comment le groupe terroriste Etat islamique a assassiné Bahran, sa fille de 20 ans. «Peter était assis dans une cabane en tôle et parlait avec Xoxe et sa famille alors que je cherchais des sujets à photographier dehors», raconte Pascal Mora. Soudain, il m'a appelé, je me suis assis à côté de lui et j'ai photographié Xoxe pendant qu'elle racontait. Elle expliquait comment elle a été réveillée à 2 heures du matin, comment des obus ont frappé sa maison, comment des balles ont touché sa fille, comment les terroristes ont empêché les

médecins de soigner Bahran et comment la jeune femme s'est finalement vidée de son sang dans les bras de sa mère. Elle brandissait constamment le chemisier que Bahran portait quand elle est morte. Elle pleurait.»

CORINNE DUBREUIL
JULIE BODY

Photographe
Rédaction photo

3 Dans le top 10, il est la deuxième star de tennis venant de Suisse derrière Roger Federer: Stanislas Wawrinka, dit «Stan». Pour son 30e anniversaire, fin mars 2015, **L'illustré** a sorti une édition spéciale. L'objectif de la rédaction était ambitieux: les dix meilleurs joueurs de tennis de l'ATP World Tour devaient féliciter en personne leur collègue et ami. La rédaction a contacté, des mois à l'avance, la photographe française Corinne Dubreuil. Voilà des années qu'elle suit les tournois et connaît tous les joueurs personnellement. Au cours de l'Open d'Australie, à Melbourne, en janvier, Corinne Dubreuil a attendu les stars dans les coulisses de chaque match, les a photographiées, cupcakes en main, et est allée recueillir leurs vœux pour Stan. Quand elle a enfin réussi à avoir Djokovic, le gagnant du tournoi, devant l'objectif, ce dernier n'a pas hésité à prendre deux des six cupcakes. Puis il a dit en plaisantant: «Stanimal, tu deviens vieux, complètement givré!» La rédaction a atteint son objectif. «Nous en sommes très fiers», dit Julie Body. Stan n'en a rien su à l'avance: pour son anniversaire, il a été agréablement surpris.

NADJA ATHANASIOU
DENISE ZURKIRCH

Photographe
Rédaction photo

4 «Seulement une fois par an, le temps d'un court moment, la forêt est si verte, si tendre, si fraîche», explique Nadja Athanasiou, 62 ans. La photographe a immortalisé le printemps pour les lecteurs du magazine **Schweizer LandLiebe**. C'est dans la forêt de Tägerwilen, dans le canton de Thurgovie, qu'elle a réalisé cette photo. La photographe préfère travailler seule, parce qu'il y a des endroits qui dégagent une magie qu'il est plus facile de capter quand on est concentré et inspiré. Les photos de la «chasseuse de printemps» ne montrent pas seulement ce qui est visible, mais nous transportent au cœur de la nature: au spectateur d'entendre le chant

des oiseaux, le bruissement des feuilles, de sentir l'air du printemps, d'avoir le nez chatouillé par le parfum épicé du bois, des herbes et de la mousse.

KURT REICHENBACH
NICOLE SPIESS

Photographe
Rédaction photo

5 Peter Bichsel est un grand écrivain suisse. Membre de l'Académie des arts de Berlin, c'était un proche ami de Max Frisch, et il a été pendant sept ans assistant personnel du conseiller fédéral Willi Ritschard. Les élèves lisent les histoires de Bichsel en classe. A l'époque où Kurt Reichenbach était à l'école, c'était déjà comme ça. Peter Bichsel l'a donc accompagné pendant sa scolarité et, plus tard, Kurt Reichenbach l'a portraituré pour la **Schweizer Illustrierte**. Les deux se connaissent depuis des décennies. A l'occasion du 80e anniversaire de Bichsel, le photographe s'est une fois de plus retrouvé dans le salon de l'écrivain. C'est un lève-tôt: à 5 heures du matin, il est déjà debout. Et, à l'heure où d'autres ne prennent même pas encore leur petit-déjeuner, Bichsel se cuisine un menu. Il passe de la viande d'agneau dans son hachoir, se gratte la tête tout en se laissant interviewer et photographier. Bichsel et la Schweizer Illustrierte entretiennent une relation particulière. Pendant des décennies, l'auteur a écrit pour le magazine des centaines de rubriques, accompagnant des générations entières de lecteurs.

ASA TALLGARD
ROXANA VOLOSENIUC

Photographe
Rédaction photo

6 Cette photo a été publiée dans le numéro d'avril du magazine féminin roumain **Elle** avec la devise «Dessert Queen». L'image fait partie d'une série réalisée au Maroc par une équipe internationale: on y voit d'un côté les deux rédactrices de mode roumaines Domnica Margescu et Cristina Craciun, de l'autre la photographe suédoise Asa Tallgard et le top-modèle australien Fredrika Larsson. Roxana Voloseniuc, rédactrice photo: «Cette série de photos de mode a été un véritable défi pour l'équipe, mais nous étions subjugués par le paysage exotique, les couleurs uniques de ce paysage sauvage et, surtout, l'atmosphère orientale.»

Dans cette rubrique, DOMO présente régulièrement les meilleures photos Ringier du trimestre







Musique cool et ton audacieux

Il y a douze ans, Energy débarquait en Suisse. Aujourd'hui, l'univers Energy compte des stations de radio à Zurich, à Berne et à Bâle, une chaîne de télévision, des applications et des top events. Une histoire à succès en musique et en images.

Texte: René Haenig

Photos: Adrian Bretscher, Ivo Nigro/filliate.com



Boire du café tout en regardant la radio

«Mai est le mois du renouveau», dit la chanson. Même si en 1829 les hits n'existaient pas encore, il y avait déjà de la musique. Et la musique est la radio d'aujourd'hui. Cela tombe donc tout à fait bien que Radio Energy ait emménagé chez Ringier à la mi-mai. Mais du nouveau est encore à venir, notamment quand le café situé au rez-de-chaussée brillera comme les photos ci-dessus, et que la nouvelle entrée de Ringier sera terminée. Une cérémonie d'ouverture officielle en août prochain viendra célébrer cet événement. Nonante-neuf places (plus les espaces supplémentaires à l'air libre) attendent les lève-tôt dans le quartier de Seefeld à Zurich. Une excellente façon de prendre son café matinal et de savourer un délicieux croissant tout en gardant un œil sur les créateurs de Radio Energy en direct de leur studio. Ringier a investi plusieurs dizaines de millions dans cette rénovation. Les locaux vont faire peau neuve et seront dotés d'une technologie de pointe.



Il est Monsieur Energy en Suisse: Daniel Büchi, dit «Dani». Ce libre penseur âgé de 37 ans a interrompu ses études, est entré à la radio et a fait une percée fulgurante grâce à sa persévérance et à sa créativité.



Energy: une radio qui se veut jeune, flashy et sexy, notamment sur l'affiche promotionnelle du concert annuel Energy Stars for Free ou celle de l'Energy Fashion Night.

Daniel «Dani» Büchi, 37 ans, directeur général de Radio Energy, est sans aucun doute un libre penseur, selon la définition donnée par certains dictionnaires: «Quelqu'un qui pense de façon autonome et originale et dont les idées et les points de vue sont incompris ou mal acceptés.» En 2003, à l'époque où le groupe français NRJ prend la place de l'ancienne radio zurichoise Hitradio Z, le directeur ds programmes, Dani Büchi, est celui qui «pense librement». Les Français veulent appeler leur nouvelle station d'après sa fréquence, comme dans leur pays: NRJ 100,9. Mais Daniel Büchi dit non: «En Suisse, ce n'est pas un nom qui percut. Nous devons l'appeler Energy Zurich.» Puis il change et adapte le logo d'Energy. Les nouveaux sponsors ne savent plus quoi dire. Leur argument selon lequel McDonald's a partout dans le monde la même enseigne et qu'aucun chef de filiale n'oserait modifier à Zurich le logo de McDonald's laisse Büchi de marbre. Et il réussit à convaincre ses nou-

veaux patrons à Paris. Son contre-argument est: «Nous avons besoin d'une marque forte et d'une identité locale.»

Pourtant aujourd'hui, douze ans plus tard, personne ne doute plus de l'identité locale d'Energy en Suisse. Ce qui a commencé avec une station de radio est devenu un vaste univers: Energy Zurich, Energy Berne, Energy Bâle. Plus Energy TV, energy.ch et des applications. Une webradio. Et, last but not least, toute une série d'événements musicaux et de mode ultrabranchés dont les tickets s'arachent année après année.

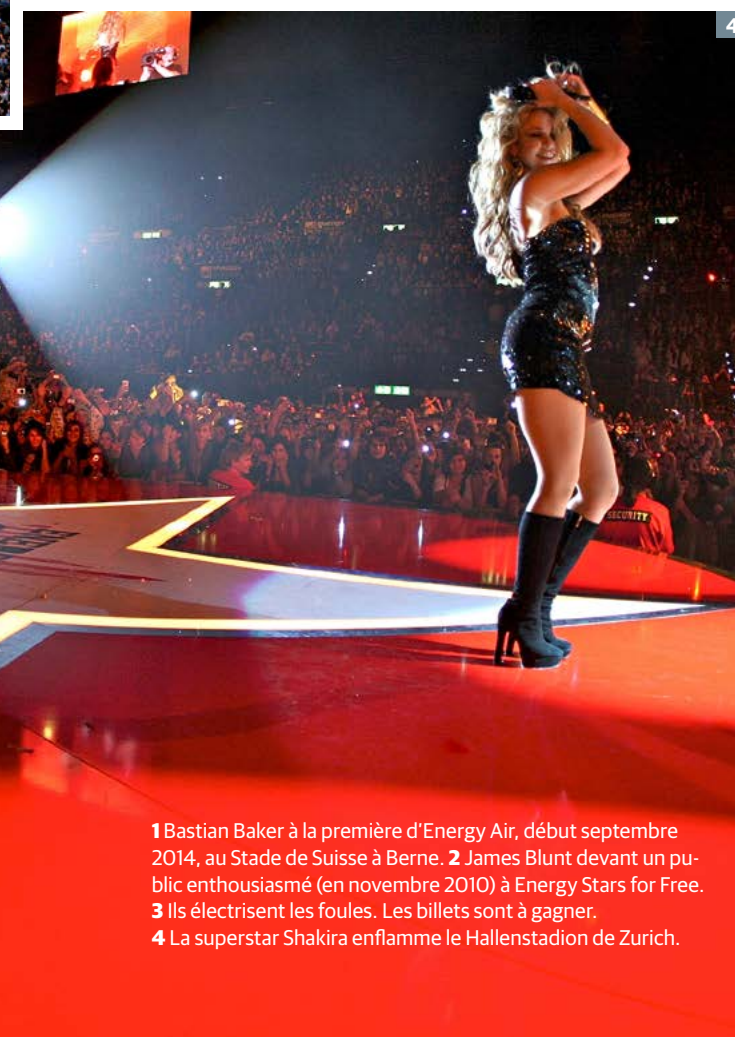
Des fans fidèles

Pourquoi? Tout simplement parce qu'il est difficile de voir en Suisse l'un des anges sexy de Victoria's Secret comme Karolína Kurková en direct ailleurs qu'à l'Energy Fashion Night! Et où les femmes peuvent-elles entendre gratuitement et fondre devant une superstar comme James Blunt si ce n'est à Energy Stars for Free? Les billets ne sont pas vendus, mais tirés au sort par les auditeurs.

Les heureux gagnants sont les auditeurs attentifs, ou ceux en passe de le devenir, ainsi que les fans fidèles. Sur Facebook, Energy Zurich compte 133 000 fans, Energy Berne 45 000 et Energy Bâle 24 000. En 2009, on a pu se rendre compte de la fidélité des fans lorsque l'Etat a voulu «débrancher» Energy Zurich. A ce moment-là, la radio appartient déjà à Ringier, à hauteur de 51%. Des centaines de fans manifestent dans les rues - y compris des stars suisses comme Stress et Baschi - contre la décision négative du ministre de la Communication de l'époque, Moritz Leuenberger, quant à l'octroi de la concession. Le rappeur Bligg soutient Energy et crée l'hymne Stahn uf. Cinquante salariés sont menacés de chômage, 277 000 auditeurs de silence.

Energy est comme une start-up

Et même si ce ne sont pas les expressions de loyauté qui sauveront au final Energy du silence, celles-ci ont toutefois montré combien la marque est ancrée dans les cœurs. Peu avant Noël 2009, la polémique autour de la radio prend un nouveau tournant. Ringier peut acheter au pionnier de la radio Giuseppe Scaglione l'une de ses deux licences OUC. Energy continuera à émettre. Avec le recul, cet épisode a été pour Daniel Büchi le pire moment de sa



1 Bastian Baker à la première d'Energy Air, début septembre 2014, au Stade de Suisse à Berne. 2 James Blunt devant un public enthousiasmé (en novembre 2010) à Energy Stars for Free. 3 Ils électrisent les foules. Les billets sont à gagner. 4 La superstar Shakira enflamme le Hallenstadion de Zurich.

Photos: Geri Born, Stevan Bukvic und Marc Feldmann/tillate.com, Thomas Luthy/HEG



1 Le top-modèle Irina Shayk distribuant des baisers lors de la Fashion Night en 2013. 2 En 2012, les fans de mode ont eu de nouveau droit à un spectacle torride. 3 Les coulisses offraient elles aussi un magnifique spectacle. 4 La prestation de l'ange de Victoria's Secret, Karolína Kurková.

Photos: Luca Frisulli und Rémy Steiner/hillate.com, Adrian Bretscher, Thomas Buchwalder (2), Christian Lanz (2)



Célèbre pour son ton audacieux dans son programme «Mein Morgen», Roman Kilchsperger réveille les auditeurs d'Energy Zurich. Le présentateur de 45 ans passe aussi régulièrement à la télévision.

► carrière à la radio. «Vu de l'extérieur, tout le monde a très vite compris qui était à blâmer dans cette triste affaire. Surtout quand un conseiller fédéral a dit lors d'une conférence de presse que «le manager d'Energy a fait un mauvais travail». C'est à ce moment-là que Daniel Büchi est devenu l'une des figures de proue d'Energy. Son visage est maintenant lié à la marque. L'ancien élève de la HSG (il interrompt ses études en économie au bout du 4e semestre) et père de deux enfants dirige l'entreprise comme un entrepreneur, bien qu'il soit employé de Ringier. Ce qui le place sur la même longueur d'onde que le CEO de Ringier, Marc Walder. Il a un jour révélé dans une interview au magazine de médias suisses *Persönlich*: «Je dirige en tant que manager, comme un vrai entrepreneur.» Et c'est bien ce que fait Daniel Büchi chez Energy. «Nous sommes une start-up, dit-il. Nous nous comportons comme tel. Nous faisons notre business comme tel. Et nous pensons comme tel.» Energy travaille en permanence sur ses produits. Dès le début, elle n'a pas hésité à s'aventurer dans de nouveaux projets, comme les médias sociaux et le développement d'applications, par exemple.

Inspirations du monde entier

Lors de son entrée dans Ringier à Zurich, Energy a voulu conserver cet esprit de start-up et espère même le propager à travers toute l'entreprise.

Les employés de Büchi ont en moyenne 24 ans! Le déménagement des anciens bureaux de la Kreuzstrasse dans le nouveau studio phare de la Dufourstrasse, chez Ringier, est un jalon dans l'histoire d'Energy Suisse. «Depuis que j'ai été engagé à Hitradio Z en novembre 1997, j'ai toujours été assis dans la même pièce. Maintenant, après dix-sept ans, je change pour la première fois de bureau.» En août, l'Energy Café, situé dans les locaux de Ringier, ouvrira ses portes aux visiteurs.

Daniel Büchi et son équipe ne sont jamais à court d'idées. On planifie un nouvel événement. Daniel Büchi ne veut pas encore vendre la mèche. En fait, le nouveau projet aurait déjà dû voir le jour cette année, mais il a été repoussé à l'année prochaine, pour «diverses raisons».

Où les producteurs de radio puisent-ils leur créativité? «Nous suivons les événements à travers le monde et nous nous en inspirons. Pour l'Energy Fashion Night, nous nous sommes inspirés par exemple du célèbre show de la marque de lingerie Victoria's Secret. Et pour Energy Air du légendaire Capital's Summertime Ball du stade de Wembley. Le principal, souligne Daniel Büchi, est de toujours choisir les bons partenaires.» Peu importe qu'il les trouve chez Ringier - comme ce fut le cas pour le magazine suisse de mode et de célébrités *SI Style* lors de l'Energy Fashion Night - ou qu'il fasse appel à des partenaires externes, tels que le fournisseur de télécoms Swisscom, qui a participé à Air Energy.

Energy lance des artistes

L'histoire à succès des événements Energy a commencé en 2003 avec Stars for Free. Depuis le début, l'objectif est non seulement d'inviter des têtes d'affiche mondialement connues, mais aussi d'ouvrir la scène à des musiciens suisses. Au cours des douze dernières années, d'innombrables célébrités suisses ont vu leur carrière prendre un nouvel élan après être passées à Stars for Free.

Stress, l'un des plus célèbres rappeurs de Suisse, y a fait en 2003 l'une de ses premières expériences scéniques. Pour le jeune romand, c'est le début d'une grande carrière. Aujourd'hui, il est régulièrement l'un des invités VIP de la Fashion Night. C'est là que sa petite amie, Ronja Furrer, qui est mannequin, a défilé sur le catwalk.

En tant qu'hôte, Daniel Büchi, l'adepte de la pensée libre, apparaît



Tôt dans la matinée, on peut entendre Patrick Hüssig dans l'émission «Mein Morgen». Et le soir, on peut le voir à la télévision suisse dans un «quiz show».



Energy, messagère de l'amour! Viola Tami fait de la radio et est aussi actrice de théâtre et présentatrice de télévision. Elle a épousé son collègue Roman Kilchsperger. Ils ont deux enfants.



Commencer la soirée dans la bonne humeur: Stefan Büsser présente «Energy Downtown» et se produit en tant que comédien sur les scènes suisses.

également sur le tapis rouge. On l'a vu il y a quelques semaines sous les feux des projecteurs, au côté de l'icône de la mode Chanel Iman.

Daniel Büchi, dit «Dani», est Monsieur Energy. Le Zurichois a appris la radio sur le tas. Il commence sa carrière en tant que journaliste sportif, sillonne la Suisse le samedi pour commenter les matchs de foot. Un jour, alors qu'il n'a pas encore passé sa maturité, il lance sa première émission radio qu'il anime au lieu de faire ses devoirs. «Je pense que j'ai couvert toutes les tranches horaires, depuis tôt le matin jusqu'à tard dans la nuit», dit-il.

Il n'y a pas de «Ça ne va pas!»

Cela explique aussi pourquoi il ne se laisse pas si facilement décourager par la phrase: «Ça ne va pas!» Daniel Büchi pense qu'il est bien accepté par ses employés surtout parce qu'il connaît toutes les ficelles du métier. Il est catégorique: «Vous devez vous battre pour vos idées. Si j'avais toujours dit oui, Energy Suisse ne serait pas là où elle est.» Avec la française NRJ, la filiale suisse est l'une des plus dynamiques du groupe.

Au siège central de NRJ à Paris, on suit le succès du petit pays voisin avec un mélange de respect et d'envie. Le «libre penseur» a le feu vert. «Nous pouvons nous permettre de dire non à certaines demandes parce que nous remportons un large succès», dit Daniel Büchi. Mais il sait aussi que «lorsque nous ne générons plus de succès, la donne sera différente».

Energy existe encore aujourd'hui surtout grâce à deux personnes: l'éditeur Michael Ringier et le CEO Marc Walder. Lors du litige sur les concessions, les Français avaient alors déjà clairement exprimé leur volonté de se retirer, rappelle Daniel Büchi. Ringier au contraire n'a pas demandé si des erreurs avaient été commises, et par qui, mais a simplement fourni un soutien. «Quand, par la suite, on a acheté la concession de Scaglione, Michael Ringier est venu en personne nous féliciter, se rappelle Daniel Büchi. Pour tous les employés d'Energy, ça a été comme une consécration. La motivation est revenue à fond. Sans Ringier, cette histoire à succès n'aurait pas été possible.»

La rencontre de Michael Ringier, Marc Walder et Daniel Büchi est celle de trois penseurs anticonformistes. Trois libres penseurs qui sont sur la même longueur d'onde. 🌐



Ringier Romandie ouvre la voie: portail en ligne, quotidien, hebdo et magazine féminin réunis dans une newsroom commune. Un numéro d'équilibriste réussi, et décisif pour l'avenir!



Faits

- ▶ Avec ses 1500 mètres carrés, la newsroom de Lausanne est aussi grande que six courts de tennis.
- ▶ Seulement 8 mois se sont écoulés de la planification à l'achèvement des travaux de rénovation.
- ▶ 110 employés travaillent à l'élaboration de L'Hebdo (hebdomadaire d'actualités), du Temps (quotidien) et d'Edelweiss (magazine féminin). Ils s'occupent aussi des offres en ligne.
- ▶ 8 journalistes continuent de couvrir l'information depuis Genève pour les trois titres, à partir d'un nouveau bureau.
- ▶ Ringier a investi plus de deux millions de francs suisses dans la nouvelle newsroom de pointe romande.

Du jamais vu: la newsroom de Lausanne

Texte: René Haenig, photos: Karl-Heinz Hug

La lampe escargot qui brille sur l'étagère va tout à fait bien avec la newsroom de Lausanne. Non pas que la lenteur règne ici. Les escargots sont aussi le symbole du renouvellement constant. C'est justement le cas de Ringier Romandie. Les locaux du pont Bessières 3 ont fait peau neuve, et ce en l'espace de huit mois seulement. «Notre modèle, dit Daniel Pillard (59 ans), directeur de Ringier Romandie, est la newsroom du quotidien allemand Die Welt.»

Mais Ringier Romandie mise sur l'innovation. Contrairement à Die Welt, welt.de, Die Welt Kompakt et Welt am Sonntag ou même la newsroom Ringier de Zurich, qui réunit quatre titres sous une même marque (blick.ch, Blick, SonntagsBlick, Blick am Abend), Lausanne regroupe trois titres et trois marques différentes qui ont chacune leur identité propre (Le Temps, L'Hebdo et Edelweiss). Un quotidien, un hebdomadaire et un magazine féminin y sont produits par une équipe journalistique de 80 collaborateurs. Ceux-ci travaillent maintenant par rubrique et non plus par titre. Daniel Pillard est convaincu qu'il est possible, avec une seule équipe, de maintenir les trois produits sur le marché tout en préservant leur identité.

Mais cela ne peut se faire du jour au lendemain. Le directeur, qui a été rédacteur en chef de L'illustré, du Matin, du Matin Dimanche et de Dimanche.ch, en est conscient. Alors que le quotidien suisse romand Le Temps a la réputation de prendre des gants, d'être plus conservateur et plutôt à droite, L'Hebdo est considéré

comme provocateur et beaucoup plus critique. Dans la phase de démarrage, le rédacteur en chef, Alain Jeannet, dispose encore d'une équipe de huit journalistes qui écrivent uniquement pour lui. Dans douze mois, ils seront seulement quatre.

Apprendre à se connaître et à s'apprécier

Pour qu'un groupe à première vue totalement disparate puisse s'épanouir, Daniel Pillard mise sur une astuce simple. Première étape: «Tout le monde s'assoit dans la newsroom, apprend à se connaître et réalise soudain que son collègue, qu'il regardait avant avec suspicion et considérait comme son concurrent, est en fait un mec cool.» Deuxième étape: «Puisque mon collègue est si cool, je peux (moi qui jusque-là travaillais pour Le Temps) écrire aussi un article dans L'Hebdo.» A titre d'exemple, Daniel Pillard cite l'industrie horlogère dominante en Suisse romande. «Comme ça, le journaliste ne pense plus qu'il est le spécialiste de L'Hebdo, mais des montres.» Et en tant que tel, il écrit son interview, son reportage ou son portrait pour tous les lecteurs des titres papier et des versions en ligne qui voient le jour dans la newsroom.

Gaël Hurlimann (41 ans) est rédacteur en chef des plateformes numériques qui regroupent letemps.ch, hebdo.ch et edelweissmag.ch. Ce poste a été créé pour l'occasion. Gaël Hurlimann s'engage à assurer l'équilibre entre les contenus papier et les contenus en ligne, même s'il souligne la grande importance des activités numériques

1 Vue panoramique de la newsroom de Ringier Romandie à Lausanne.

2 Les rédacteurs en chef (de gauche à droite): Alain Jeannet, «L'Hebdo», Gaël Hurlimann, plateformes numériques, et Stéphane Benoit-Godet, «Le Temps».

3 Daniel Pillard, directeur de Ringier Romandie.

4 «L'Hebdo», «Le Temps» et «Edelweiss» sont produits par une équipe de 80 collaborateurs.

pour Ringier. «A moyen terme, tous les journalistes devront produire pour le web», explique Daniel Pillard. Si certains journalistes sont enthousiasmés par les nouvelles possibilités que leur offre la newsroom, il y en a aussi qui sont réticents et déstabilisés. Daniel Pillard se montre compréhensif. «Les gens doivent faire preuve de souplesse quand, du jour au lendemain, une nouvelle équipe vient grossir les rangs.» Avant le déménagement du Temps de Genève à Lausanne, on a mis en place un «petit-déjeuner de chantier» qui a permis aux équipes du Temps et de L'Hebdo de faire connaissance. Cela a aidé à mettre de l'huile dans les rouages.

Daniel Pillard parle aussi ouvertement des postes qui pourraient encore être supprimés à la suite de cette restructuration. Bien qu'il ne puisse actuellement citer aucun chiffre avec précision, il souligne que, dans un proche avenir, de nouveaux emplois seront créés, en particulier dans le domaine du numérique.

La plus grande partie de l'équipe du Temps a en effet été transférée à Lausanne, siège de L'Hebdo, mais on ne s'est pas complètement détourné de Genève. Huit journalistes continuent d'être proches du centre international. Daniel Pillard aime parler d'une «task force» sur place. Un jargon militaire qui désigne en fait un groupe de journalistes expérimentés, opérationnels sur le terrain. Rapides et toujours à l'affût de l'actualité - tout comme l'escargot lumineux de la newsroom de Lausanne.

Buzz Aldrin, tombé de la Lune

Il est le deuxième homme à avoir marché tout là-haut, sur la Lune, en 1969. Puis Buzz Aldrin a chuté très bas: divorces, alcool, dépression. Le journaliste de DOMO René Haenig l'a rencontré lorsqu'il était de nouveau au sommet, celui du Breithorn, en Suisse.

Un dîner avec Buzz Aldrin, c'est un peu comme regarder d'affilée les épisodes 5 à 17 de la série de science-fiction américaine Star Trek. Cette comparaison n'est (malheureusement) pas de moi, mais du recruteur de stars suisse Frank Bodin. Il venait de rencontrer le deuxième homme à avoir marché sur la Lune, à Zermatt, en bas dans la vallée, à 1608 mètres d'altitude. Moi, j'ai rencontré cette légende vivante à la mi-février, sur la Lune (ou presque). Disons, plus près d'elle: au Breithorn, au-dessus de la vallée du Rhône, à 2600 mètres. Et le paysage bizarre que l'on trouve là-haut rappelle un peu celui de l'astre lunaire.

Célèbre empreinte de pied

En cette magnifique journée d'hiver, Aldrin - deuxième homme à être sorti du module de la mission Apollo 11 après Neil Armstrong, et qui a laissé l'empreinte la plus célèbre de l'histoire humaine - arrive par les airs. L'hélicoptère d'Air Zermatt le dépose en douceur dans le paysage enneigé. Il n'est pas venu tout seul. Qu'il se rende à l'Oval Office pour parler avec le président américain Barack Obama ou qu'il tourne un spot promotionnel pour Suisse Tourisme dans les Alpes valaisannes, Christina est toujours à ses côtés. Elle est un curieux mélange d'un «cerbère», d'un manager et d'une bonne âme. Un soutien indispensable. Et ce, au sens propre du terme. Car, en descendant de l'hélicoptère, Aldrin a légèrement chancelé, à cause de la faible densité de l'air. Il a tout de même 85 ans.

Une légende avec appareils auditifs

La légende vivante se tient devant moi: Buzz Aldrin, l'homme de la Lune, élancé, cheveux blancs, en tenue de ski blanche, portant des appareils auditifs dans les deux oreilles. Il rit, me serre la main - «Nice to meet you» - et survole des yeux le panorama des Alpes valaisannes, admirant le glacier d'Aletsch qui scintille devant lui sous le soleil. Il murmure: «Wonderful!»

Son vrai nom est Edwin Eugene Aldrin Jr. Il est né dans la petite ville de Montclair, dans le New Jersey (USA). Il doit son nom de Buzz à sa petite sœur Ann Fay. C'est le son qu'émettait le bout de chou quand elle voulait désigner son frère. C'est ainsi que «Buzz» s'est invité devant le nom de famille Aldrin. Au début des années 80, il a définitivement abandonné son prénom de naissance. Depuis lors, «Buzz Aldrin» est le nom qui figure sur son passeport.

Aldrin est venu en Suisse pour tourner des spots publicitaires. Un tournage aussi monumental que l'a été celui de la mission lunaire à l'époque: 42 personnes et plus de deux tonnes de matériel sont transportées sur le Breithorn. Tout est méticuleusement planifié. Presque comme en 1969. Environ 600 millions de personnes ont vu en direct à la télévision Aldrin marcher sur la Lune. Bien qu'il ne fut que le deuxième à le faire, tout le monde ne voit que lui, parce que le numéro 1, son collègue Neil Armstrong, décédé en 2012, tient la caméra. La mère d'Aldrin, dont le nom de jeune fille était Marion Moon (en anglais: «Lune»), n'a pas vu la célèbre scène. Elle s'est tuée peu avant

que son fils ne se lance dans la mission Apollo 11. Elle pressentait peut-être le buzz médiatique qui l'attendait. Après son retour sur Terre, il a été confronté aux interviews, aux honneurs et a connu la gloire. Et plus tard, les divorces, l'alcool, la dépression. Aldrin s'est reconverti en vendeur de Cadillac à Beverly Hills - en vain. Ce sont les Alcooliques anonymes qui l'ont aidé à surmonter son addiction.

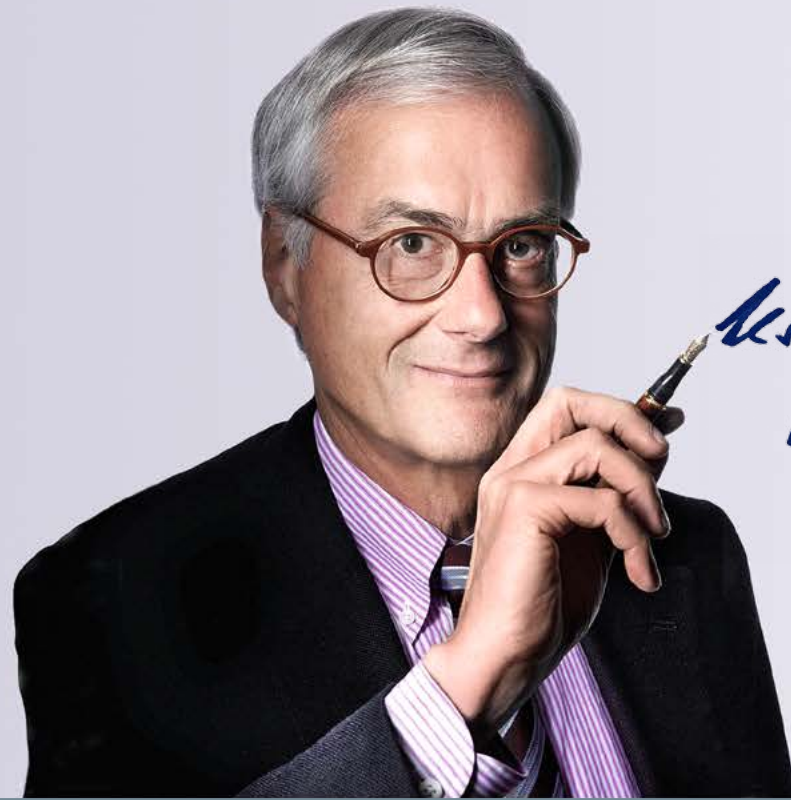
Nouvelle mission: en route pour Mars!

Pause de tournage. Aldrin, détendu, est assis sur une chaise pliante. Il est maintenant en paix avec lui-même, le monde et la Lune. Son cœur bat toujours et encore pour l'espace. Mission to Mars - My Vision for Space Exploration: c'est le titre de son livre - et de sa mission. Quand je lui demande ce que nous, les humains, allons chercher sur Mars, ses beaux yeux bleus se mettent à briller et, d'un air de défi, il me lance: «Nous recherchons de la vie!» Nous nous retrouvons quelques heures plus tard, en bas dans la vallée, à Zermatt, pour dîner. C'est mon tour d'apprécier les épisodes 18 à 27 de Star Trek. Et Aldrin me révèle ce que signifient les mystérieux aboiements de chien et les pépiements d'oiseaux que l'on entend dans les communications radio avec Apollo 11. Pour les théoriciens du complot, ces bruits sont la preuve qu'aucun humain n'est jamais allé sur la Lune. Aldrin imite les sons: «Huuuuuuuu», fait-il, en prenant un air de conspirateur. «Cela venait du deuxième vaisseau spatial qui nous suivait.»



Photo: David Birri für Schweizer Illustrierte

Tout en blanc, le soleil dans la main: l'astronaute d'Apollo 11 Buzz Aldrin sur le Breithorn, au-dessus de la vallée du Rhône, dans les Alpes valaisannes. La nouvelle mission de l'octogénaire: en route pour Mars! Pour aller y chercher quoi? «De la vie, quoi d'autre!»



*les mêmes règles
pour... presque
tout le monde*

Le verdict du Ministère de la justice américain est très lourd: «La multinationale a monopolisé le marché de l'informatique dans le monde entier.» Et les responsables au ministère en rajoutent en accusant l'entreprise d'avoir «fixé des prix crapuleux». Pour donner encore plus de poids aux mots, le Ministère de la justice se rallie en 1969 aux plaintes des clients et des concurrents contre l'entreprise informatique IBM. Le combat dure treize ans et se termine par la victoire d'IBM, durement remportée grâce à ses avocats de génie.

Quelques années plus tard, même les conseillers juridiques les plus chers n'ont pas eu gain de cause. En 1974, lors du procès antitrust mené par l'U.S. Department of Justice, l'argument du monopole est tellement convaincant que, dix ans plus tard, les fournisseurs locaux d'AT&T sont démantelés en sept entreprises indépendantes. Ces nouvelles venues portant le doux nom de Baby Bells avaient été arrachées à AT&T par des méthodes juridiques musclées. AT&T a perdu alors 70% de sa valeur.

Le gouvernement américain ne plaisante pas avec la loi sur la concurrence. Même les Rockefeller en ont fait les frais il y a un peu plus de cent ans. En 1911, leur Standard Oil Company a été divisée en plusieurs petites entreprises.

Les actionnaires et la direction de Google peuvent toutefois continuer à dormir sur leurs deux oreilles. Cela ne risque pas de leur arriver. Même si le géant de la Silicon Valley occupe une position sur le marché international que même AT&T ou Standard Oil n'ont jamais pu atteindre, le gouvernement américain laissera faire. Car il ne s'agit pas de concurrence équitable, mais de pouvoir. Qui plus est, du pouvoir des Etats-Unis.

«L'internet nous appartient, a estimé le président américain en février dernier. Il a été inventé et développé par nos entreprises.» C'est aussi absurde que s'il revendiquait le monopole des ampoules, sous prétexte que leur inventeur, Thomas Alva Edison, était Américain. Mais il y a quelque chose qu'Obama a compris depuis longtemps. Celui qui fixe les règles sur l'internet détermine aussi en partie les règles du monde. On ne peut que croiser les doigts face à l'initiative de la Commission européenne et plus particulièrement de la commissaire européenne à la concurrence, la Danoise Margrethe Vestager, qui a déposé une plainte contre Google. Mon score souhaité: l'Etat de droit contre l'algorithme: 1:0.

Michael Ringier



Collecting Lines

Deux expositions, un projet d'affiche et une publication rendent hommage aux 20 ans de la Collection Ringier. Dessins et travaux sur papier sont à l'honneur.

Pour marquer le vingtième anniversaire de la Collection Ringier, deux expositions organisées par Beatrix Ruf et Arthur Fink vont voir le jour à la Villa Flora à Winterthour. Après Blasted Allegories (en 2008, au Musée des beaux-arts de Lucerne), Collecting Lines est la deuxième présentation publique de la Collection Ringier. Cette collection, dont Beatrix Ruf est conservatrice depuis 1995, rassemble un large panel de médias utilisés dans l'art contemporain tels que la photographie, la vidéo, la peinture, le dessin, les objets d'art ou encore l'installation, des années 60 à nos jours.

Art conceptuel classique et dessins
Dans la collection, le dessin occupe une

place centrale. Commencée par le couple Ellen et Michael Ringier depuis les années 80, la collection comprend des œuvres sur papier des débuts de l'avant-garde russe et ouest-européenne. A cela viennent s'ajouter des œuvres réalisées durant ces vingt dernières années, comme des œuvres d'art conceptuel classique de John Baldessari, Douglas Huebler, Vito Acconci, Robert Barry et Joseph Kosuth ou Allighiero Boetti et des dessins d'artistes contemporains importants tels John Armleder, Peter Fischli et David Weiss, Matt Mullican, Urs Fischer, Jim Shaw, Richard Phillips, Mike Kelley, Karen Kilimnik, Jack Pierson, Joe Bradley, Wade Guyton, Trisha Donnelly, Lutz Bacher ou Rosemarie Trockel.

Projet d'affiche

Plus d'une quarantaine d'artistes ont été invités à participer à un projet artistique collaboratif. Vingt affiches ont été réalisées selon le concept surréaliste du cadavre exquis: un artiste commence un croquis, il l'envoie à un autre artiste qui continue le dessin et l'envoie lui-même à un autre, etc. Cette «chaîne de production» continue jusqu'à ce que l'un des artistes coopérant décide que l'affiche est terminée. Le projet d'affiche basé sur ce concept a donné jour à une publication en collaboration avec les éditions d'art contemporain JRP/Ringier, qui sera disponible à la fin de la série d'expositions. Les expositions temporaires Collecting Lines - Dessins de la Collection Ringier se dérouleront dans l'historique Villa Flora à Winterthour. 

Collecting Lines - Dessins de la Collection Ringier

1re session: du 30 mai au 2 août 2015
2e session: du 29 août au 15 novembre 2015

DEPUIS 10 ANS:

Britschgi Hannes, Ringier AG
Schwarz Tanja, Ringier AG
Forney Manuel, Ringier AG
Blättler Ursula, Swissprinters
Giroud Pascal, Swissprinters
Giroud Patrick, Swissprinters
Ciprian Iana, RASMAG

DEPUIS 20 ANS:

Ammann Caterina, Ringier AG
Monnier Laurent, Ringier AG
Greco Maja, Ringier AG
Kumar Naresh, Swissprinters
Fares Josef, Swissprinters
Peluso Agostino, Swissprinters
Rogenmoser Rudolf, Swissprinters
Sheikh Alauddin, Swissprinters
Zlatunic Marica, Swissprinters
Laura Daescu, RASMAG

DEPUIS 25 ANS:

Nahle Rabih, Swissprinters
Lang Erwin, Swissprinters

DEPUIS 30 ANS:

Fierro William, Ringier AG
Heller Urs, Ringier AG
Basler Georg, Swissprinters
Jaeggi Mike, Swissprinters

DEPUIS 35 ANS:

Kreienbühl Hansruedi, Swissprinters

DEPUIS 40 ANS:

Kunz Renato, Ringier AG
Sutter Bruno, Swissprinters
Stuber Maya, Swissprinters
Vock Heinz, Swissprinters

MISES À LA RETRAITE:

Chollet Didier, Ringier AG
Dammann Viktor, Ringier AG
Scharenberg Michael, Ringier AG
Ben Ammar Mohamed, Swissprinters

DÉCÈS:

Ragno Ciriaco, 19.01.15
Vouilloz Renée, 21.01.15
Blum Kurth, 28.01.15
Siegrist Bruno, 06.02.15
Pfister Adelheid, 08.02.15
Meier Peter, 18.02.15
Zimmerli Adolf, 25.02.15
Müller Hildegard, 10.03.15
Weibel Agnes, 10.03.15
Giannelli Rocco, 29.03.15
Suppiger Resi, 31.03.15

Les méchants lui livrent de véritables thrillers

Le chroniqueur judiciaire **Viktor Dammann** est le plus fin limier de la presse suisse. Les malfrats et les juges font confiance à cet ancien cuisinier depuis trente-cinq ans. Parce qu'il ne casse du sucre sur le dos de personne et qu'il respecte tout le monde. Vik est maintenant à la retraite, ce qui ne l'empêche pas de continuer à enquêter.

Photos: Geri Born (2), Privat.

Si Viktor Dammann (65 ans), chroniqueur judiciaire du Blick, est connu comme «l'ancien cuisinier», il n'est pas resté longtemps derrière les fourneaux. Juste le temps d'un apprentissage. Ensuite, après quelques mois passés au rayon surgelés du Globus Delicatessa à Zurich, il a commencé à prendre froid. Il est alors devenu photographe. Il prenait des photos d'accidents, de catastrophes ferroviaires, de crash d'avions. «J'ai vu tant de cadavres que j'ai fini par m'y habituer.» Curieux d'en savoir plus sur le destin individuel des gens, il a atterri au Blick comme journaliste, couvrant les affaires criminelles les plus chaudes. En un peu plus d'un quart de siècle, Viktor Dammann - un inconditionnel des thrillers de l'auteur suédois Henning Mankell - a mis en place en Suisse un important réseau d'informateurs. Les procureurs et les juges le respectent, les Hells Angels lui font confiance. Vik (son surnom), le rédacteur limier, reçoit des tuyaux, dévoile certaines affaires, notamment de pédophilie. Ce qui ne plaît pas à tout le monde. Dans sa boîte aux lettres, il trouve des crottes et des poissons morts (déposés par des hooligans). Mais il n'est pas du genre à tenter le diable.



Viktor Dammann (à gauche), alors âgé de 32 ans, sur le tournage d'un feuilleton policier, et au travail dans les archives de Ringier, devant les dossiers accumulés pendant ses 35 années d'investigation sur des affaires criminelles et crapuleuses.



Son lieu de travail depuis des années: Viktor Dammann devant la Cour suprême de Zurich.

Il y a quelques années, il a reçu des menaces de mort; son ancien rédacteur en chef a décidé de ne pas publier l'article. Trop chaud. Maintenant, Dammann est à la retraite. Il consacre certes moins de temps au travail, mais continue à faire preuve de ténacité. Il enseigne à l'Ecole de journalisme Ringier. Il dit aux élèves que «si quelqu'un te raconte une histoire sensationnelle, il faut en prendre un bout et la faire raconter dans les moindres détails. Si ça colle, alors on peut continuer.» A la façon d'un cuisinier. Après trente-cinq ans de métier, il continue aussi à officier comme chroniqueur judiciaire. **R.H.**



Conseils de lecture
 de Marc Walder

Déjà lu? Marc Walder nous dévoile ici une liste des livres qu'il a lus et explique pourquoi ils l'ont passionné. Pour une fois, il ne s'agit pas de livres sur le numérique, le leadership, le management ou les médias en général, mais sur des thèmes plus vastes.

Thomas Gottschalk

HERBSTBLOND

«Vous voulez savoir ce qui se cache sous mon maquillage? Vous voulez savoir ce que je pense de l'argent, du glamour et de Dieu? Alors suivez-moi dans les coulisses de ma vie. Je souhaite à travers ce livre vous remercier de m'avoir laissé entrer dans votre salon pendant presque quarante ans.» Thomas Gottschalk est peut-être le meilleur animateur de télévision de toute l'Europe. Espiègle, toujours sympathique, toujours prêt à faire une blague, polyvalent, toujours prêt à riposter. Dans ce livre, Thomas Gottschalk ne nous a jamais paru si proche: réfléchi, auto-ironique, plein de sagesse de vie et sincère. Il a été une star de cinéma et de publicité mythique ainsi qu'un présentateur de légende.

ISBN: 3-8006-4671-4
 Editions: Franz Vahlen

Jean Ziegler

RETOURNEZ LES FUSILS!

Ziegler est l'un des plus grands combattants que je connaisse. Plein d'énergie, éloquent, toujours prêt à débattre avec passion. Pourquoi, dans les sociétés occidentales, n'a-t-on toujours pas réussi à briser les chaînes qui empêchent les gens de penser et d'agir librement? Ziegler appelle à changer le monde et à mettre en place un ordre social qui ne repose ni sur la domination ni sur l'exploitation. Son espoir est dirigé vers une nouvelle société civile mondiale, capable de se mobiliser pour lutter contre les causes de l'ordre mondial cannibale. ISBN: 978-2-02-116968-3 Editions: Seuil



07:00 AM
 12:30 PM
 09:00 PM

33.*
 par mois

L'époque est fascinante, qui vous permet de disposer des outils les plus performants pour exceller dans votre métier. Depuis votre bureau, vous êtes en contact permanent avec vos pairs, vos partenaires, vos prestataires. A toute heure, de jour comme de nuit, Le Temps met à votre disposition, via vos instruments de travail, le fil de l'actualité du monde mais aussi les services et contenus à forte valeur ajoutée pour votre activité professionnelle.

L'ABONNEMENT NUMÉRIQUE

Accès illimité aux sites letemps.ch et app.letemps.ch
 App iPhone / App iPad / App Android

* Prix en francs TTC
 Pour découvrir toutes nos offres, rendez-vous sur www.letemps.ch/abos ou composez le 0848 48 48 05 (tarif normal)

LE TEMPS
 MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE



LE PLUS BEAU + VILLAGE DE SUISSE 2015

ÉLISEZ LE PLUS BEAU VILLAGE DE SUISSE 2015

Cette année, le concours est national,
en partenariat avec:

SCHWEIZER
ILLUSTRIERTE

L'illustré

ilcaffè

Il Grigione Italiano

SRF

RTS

RSI

Dès maintenant, votez sur www.leplusbeauvillage.ch
pour élire les **neuf villages finalistes**.

Et retrouvez tout l'été, dans votre magazine «L'illustré»,
les reportages sur les neuf plus beaux bourgs helvétiques. Vous pourrez
alors élire le grand gagnant, le plus beau village de Suisse.

Rejoignez-nous sur  **Facebook: Village / Dorf / Villaggio**
et sur  **Instagram: village_dorf_villaggio**

Sponsor



Cosponsors

